

Table des matières



- AVANT-PROPOS – Caroline Biron, Anne Boiron & Nathalie Grande 3

Section 1 - Les hommes sans fiction

- ANDRÉ BAYROU 6
Comment se forme un regard de princesse : l'écriture des figures masculines au sein des années de jeunesse dans les *Mémoires* de la Grande Mademoiselle
- ANNE BOIRON 19
Les hommes, objets d'un discours ambivalent dans les écrits de Mme de Maintenon
- VALENTINA ALTOPIEDI 32
La vraie gloire d'être homme ou les *Avis d'une mère à son fils* par la marquise de Lambert
- CHARLOTTE SIMONIN 46
« Madame La Péruvienne » et les hommes : regards sur le corps masculin à travers la *Correspondance* de Françoise de Graffigny

Section 2 - Au miroir de la fiction narrative

- CAROLINE BIRON 60
Se garder des hommes ? Regards sur les figures masculines dans les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* de Mme de Villedieu
- NATHALIE GRANDE 73
Une « défiance naturelle de tous les hommes » : Mme de Lafayette misandre ?
- MOHAMED EL MECHRAFI 83
L'inversion des rôles genrés dans « L'Île de la félicité » de Mme d'Aulnoy : dévirilisation et dévalorisation du héros masculin

SE GARDER DES HOMMES ?
REGARDS SUR LES FIGURES MASCULINES
DANS LES *MÉMOIRES DE LA VIE DE HENRIETTE-SYLVE DE MOLIÈRE*
DE Mme DE VILLEDIEU

Caroline Biron

Docteure, Littératures Antiques et Modernes (LAMO) EA 4276
Université de Nantes



Résumé : Dans les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, Mme de Villedieu relate les aventures d'une jeune femme à la personnalité exceptionnelle, lancée sur les routes de l'Europe du XVII^e siècle. Orpheline de naissance, Henriette-Sylvie ne demeure guère longtemps sans tutelle masculine, et les hommes s'invitent nombreux au fil du récit de son existence. Le portrait du mâle qui s'ébauche à l'aune du regard doublement féminin de ce « roman de femme sur une femme » (René Démoris) semble polymorphe : les personnages masculins peuvent se montrer braves et repentants, mais leurs actes inconsidérés sont autant d'obstacles sur la route de l'héroïne. Si cette dernière demeure une femme livrée à elle-même dans une société patriarcale, Mme de Villedieu se plaît néanmoins à déstabiliser et interroger les *topoi* de la masculinité et de la féminité, en particulier à travers le travestissement de son personnage. Entre fantasme et réalité, l'homme des *Mémoires* devient alors support d'un questionnement sur les frontières genrées.

Mots-clés : Mme de Villedieu, *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, masculinité, stéréotypes de genre, patriarcat, travestissement.

Abstract: In her *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, Mme de Villedieu relates the adventures of an exceptional young woman living in 17th-century Europe. Though an orphan, Henriette-Sylvie quickly and frequently experienced men's supervision in her life. This "woman's novel about a woman" (René Démoris) offers an ambiguous description of male figures: men can be brave and show repentance when committing mistakes, but their reckless deeds dangerously affect the heroine's life. The young Sylvie remains determined by her gender in the 17th-century patriarchal society, but Mme de Villedieu unsettles the representation of masculinity and femininity, especially through the cross-dressing of the main character. Whether fancied or inspired by reality, the depiction of men in the novel finally questions the borders between genders.

Keywords: Mme de Villedieu, *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, masculinity, gender studies, patriarchal society, cross-dressing.

« [J]e lasse peut-être votre Altesse, en lui parlant si longtemps de ma colère contre les hommes » (Villedieu, 2003, p. 197) : si la narratrice homodiégétique des *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, prise d'un scrupule, s'inquiète d'avoir dit « tout le mal dont [elle] pouva[i]t [s']aviser » contre un sexe qu'elle assure « haï[r] » (*ibid.*), c'est que l'audacieuse Henriette-Sylvie est souvent confrontée à des rencontres masculines compliquant singulièrement sa vie. C'est donc contre ce sexe que se déchaîne l'ire de la jeune femme à l'occasion d'un voyage en coche d'eau la ramenant à Paris. Si son ressentiment épouse à cette occasion la silhouette d'un chevalier félon, nombreuses sont en vérité les figures masculines des *Mémoires* à l'avoir fait naître – et à l'entretenir au fil du récit. Jetée et parfois ballottée par le destin dans une société patriarcale, Henriette-Sylvie croise le chemin de différents hommes, adjuvants mais bien plus souvent entraves à ses velléités d'aventure et de liberté.

La question du genre innervée de fait les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*¹ et le regard féminin posé sur le personnel masculin semble d'autant plus riche que, ainsi que le rappelle René Démoris dans son introduction de l'œuvre, la perspective est double : le héros est non seulement une héroïne – s'adressant de surcroît à une Altesse – mais l'auteur est aussi une autrice. Tout en interrogeant les représentations du féminin à travers un personnage qui ne cesse de défier et contrarier l'image de faiblesse attachée à son genre, Mme de Villedieu livre dans ces lettres entre femmes, qui se veulent divertissantes, un portrait contrasté du mâle. Si Henriette-Sylvie s'emporte avec force contre un sexe qui ne cesse de lui attirer des ennuis, faut-il lire dans cette histoire qui s'achève au couvent une mise en garde généralisée contre les hommes ? Nous verrons que les personnages masculins des *Mémoires* tendent à s'égarer dans leur rôle de protecteurs, quand ils ne sont pas tout simplement dangereux et nuisibles pour l'héroïne. Néanmoins, leur condamnation ne saurait être absolue ou définitive : il serait encore possible, en somme, de sauver le mâle après s'être sauvée de lui.

CRISES MASCULINES

Dans les *Mémoires*, quand ils ne font pas défaut, les hommes tendent à faillir dans la protection qu'ils sont censés offrir comme dans leurs sentiments. Henriette-Sylvie a alors bien du mal à sauvegarder une réputation que ses prétendants éconduits ne cessent de menacer.

Des figures protectrices défaillantes

Les femmes en France sont sous la tutelle perpétuelle du *mari*, ne peuvent faire aucun acte sans être autorisées par leur *mari*.

[La] FAMILLE se prend plus particulièrement pour un ménage composé d'un chef et de ses domestiques, soit femmes, enfants, ou serviteurs (Furetière, 1690, articles « Mari » et « Famille »).

¹ Cette question a d'ailleurs été diversement abordée par la critique. Pour une bibliographie complète, voir la page dédiée aux *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* sur le site *Madame de Villedieu* dirigé par Edwige Keller-Rahbé : <https://madamedevilledieu.univ-lyon2.fr/>

Comme bien souvent, les définitions d'Antoine Furetière sont éloquentes. Celles des mots « mari » et « famille » renvoient ainsi explicitement au modèle patriarcal en vigueur dans la société du XVII^e siècle : au cours de sa vie, la femme est en effet censée passer des mains de son père à celles de son époux. Le monde dans lequel évolue l'héroïne de Mme de Villedieu reflète à bien des égards les usages de son temps, et bien que Henriette-Sylvie se démarque par son audace, elle n'en est pas moins confrontée à ces figures masculines tutélaires dont elle recherche — ou au contraire rejette — la protection.

La première tutelle est naturellement celle du père. Dans ce roman picaresque « au féminin », pour reprendre les mots de Francis Assaf (1987), l'héroïne est de naissance obscure. Sa mère accouche chez une paysanne aux alentours de Montpellier avant de « dispar[aître] à la faveur des ténèbres » (Villedieu, 2003, p. 45). Alors que Henriette-Sylvie est âgée de cinq ans, le destin place sur sa route le noble duc de Candale. Séduit par les belles dispositions qu'il pressent chez l'enfant², il décide de la faire élever et la place à cette fin chez un financier de Pézenas. Si le père biologique fait officiellement défaut, la première figure paternelle surgissant sur le chemin de l'héroïne — peut-être le géniteur véritable de cette dernière — est une figure positive, qui s'acquittera financièrement de sa mission d'éducation. Le tableau s'obscurcit néanmoins rapidement : le père de substitution, M. de Molière, ne remplit pas son rôle, loin s'en faut. Si l'argent du duc lui inspire « toute la tendresse qu'il [l'aut] pour bien contrefaire une amitié paternelle » (p. 46), cette dernière finit par emprunter la voie de l'abus. Apprenant l'infidélité de son épouse avec un certain marquis de Birague, le sieur de Molière décide en effet de se venger et de faire de la jeune Henriette-Sylvie l'instrument de ses représailles en lui témoignant de « l'attachement » (p. 48). Il en tombe finalement amoureux et résout de « pousser les affaires plus loin » (*ibid.*), au grand désarroi de l'héroïne qui, apprenant à cette occasion le secret de sa venue au monde, n'échappe aux assauts du « satyre » (p. 49) qu'en lui tirant dessus au pistolet. La figure paternelle n'est donc guère à son avantage dans les *Mémoires* : si elle pourvoit aux besoins matériels de l'héroïne, elle accuse une trop grande distance ou, au contraire, une proximité inappropriée. Dès le début, le rapport de Henriette-Sylvie au père s'avère donc insatisfaisant, et le salut viendra du féminin. Il n'y a en effet guère que la marquise de Séville, adjuvante réelle quoique capricieuse, qui représentera pour l'orpheline un substitut parental — et potentiellement véritable, puisque le lecteur est invité à penser que la maîtresse du duc de Candale pourrait être la mère biologique de Sylvie.

Au cours de sa vie trépidante, Henriette-Sylvie sera également confrontée à la figure du mari. Elle nouera en effet à deux reprises les liens sacrés du mariage, et le pire l'emportera bien souvent sur le meilleur. La première union contractée n'est pas d'amour, mais de raison : soutenue par sa mère de substitution, la marquise de Séville, l'héroïne se résout à épouser un grand d'Espagne qui a jeté son dévolu sur elle. L'établissement est avantageux, mais le marquis de Menéze est vieux et, surtout, violent avec sa jeune femme qu'il soupçonne rapidement d'infidélité³. Brutalisée et menacée d'enfermement, Henriette-Sylvie fuit et se voit définitivement délivrée de son fâcheux par le décès de ce dernier, ce qui lui permet de se marier en secret avec le beau mais volage comte d'Englesac. Cette seconde

² « [I]l crut voir en [elle] quelque chose qui n'était pas de paysanne » (Villedieu, 2003, p. 44).

³ Ces suspicions naissent suite à la réapparition du comte d'Englesac, qui s'est fait engager comme maître d'hôtel chez Menéze. Henriette-Sylvie, après s'être évanouie d'émotion, le prie de partir, mais le comte se fait démasquer. Le vieux marquis, avisé du passé agité de sa femme, commence alors à maltraiter cette dernière.

union, tumultueuse, soulèvera bien des réserves et placera plus d'une fois l'héroïne en délicate posture. Mme de Villedieu écorche donc sérieusement la figure du mari dans les *Mémoires*⁴, mais elle le fait également à des fins divertissantes lorsqu'elle croque un époux jaloux, gentilhomme de Montpellier, que les occupants du coche d'eau où a pris place l'héroïne se plaisent à taquiner en prêtant des infidélités à sa femme (Villedieu, 2003, p. 197-199).

Dans l'ouvrage qu'elle consacre à l'autrice des *Mémoires*, Micheline Cuénin (1979, t. I, p. 32-33) retrace la biographie de cette dernière et précise ainsi qu'à partir de 1660, peut-être même avant, Marie-Catherine Desjardins, née vers 1640, vit « sous sa bonne foi », c'est-à-dire libérée de la tutelle de ses parents : bien que mineure, on lui laisse en effet la liberté et la responsabilité de ses actes. Son héroïne, Henriette-Sylvie, prétend elle aussi à une forme d'indépendance, mais privée de père et sans mari, attaquée de toutes parts, elle se voit bien souvent contrainte de rechercher une protection masculine. Si M. de Lionne⁵ défend ses intérêts sans prétendre à davantage et lui offre dans la cinquième partie de l'histoire la période la plus « tranquille » (Villedieu, 2003, p. 201) de son existence, les autres protecteurs de Henriette-Sylvie tendent fâcheusement à se muer en assaillants compromettants, voire en geôliers. Ainsi, bien que l'intervention du marquis de Birague soit à plusieurs reprises salvatrice, Henriette-Sylvie ne se sent pas complètement en « sûreté » (p. 70) sous la protection de cet homme éperdument amoureux d'elle. Après l'assassinat de M. de Molière, elle quitte donc rapidement le château de Sersac pour « [s']all[er] jeter dans une abbaye de filles à une lieue de là » (p. 54), et quelque temps plus tard, alors que sa route croise de nouveau celle de ce même galant et que sa réputation est encore menacée, elle s'interroge : « [J]e me vis réduite en une étrange perplexité d'esprit ne sachant plus où donner de la tête à moins que de me mettre à la discrétion de Birague. Il s'offrait véritablement de me conduire à Paris, et de ne me jamais abandonner ; mais la passion en était à craindre, et la compagnie soupçonneuse [...] » (p. 70). Le « séducteur » devient même franchement « agresseur » en la personne de dom Pedre, pour reprendre les mots de Donna Kuizenga (2002, p. 45). Alors que Louis XIV s'apprête à attaquer la Hollande et que le pays est sillonné de soldats, dom Pedre – galant de Maubeuge épris de Henriette-Sylvie – offre de « très bonne grâce un château de retraite en pays neutre, et son escorte pour [...] y conduire » l'héroïne et son abbesse (Villedieu, 2003, p. 242). Agréable au début, ladite retraite devient vite pesante lorsque Henriette-Sylvie comprend que les soldats ne sont pas là pour la défendre, mais « pour entreprendre contre [sa] liberté » (p. 244). « [V]iolence » (p. 247) lui est en effet faite lorsqu'elle découvre qu'elle n'est pas autorisée à quitter le château « parce que dom Pedre [l]'aim[e] trop pour se résoudre à [la] voir sortir de ses mains, sans avoir quelques assurances de [s]on amitié ; qu'il viendr[a] bientôt en personne, tâcher à les recevoir, et qu'en attendant [elle est] en aussi grande sûreté dans cette maison que dans un couvent de Cologne » (p. 248). C'est grâce aux occu-

⁴ Le mariage est aussi le théâtre d'une terrible manipulation dans les *Mémoires* : l'abbesse de Cologne, proche amie de Henriette-Sylvie, a ainsi été mariée à son insu à un inconnu (elle n'a pris conscience de la supercherie qu'au sortir de la chapelle). La machination est cependant présentée comme le fruit des efforts conjugués d'une femme – la propre mère de l'abbesse – et d'un vieil oncle cupide.

⁵ Hugues de Lionne, né en 1611 et décédé en 1671, était secrétaire d'État aux affaires étrangères et un proche ami de Mme de Villedieu. Suite à sa disparition dans les *Mémoires*, Henriette-Sylvie se voit à nouveau poursuivie par la famille du comte d'Englesac : « Sitôt que sa mort fut sue en Languedoc, les parents du comte d'Englesac ne voulurent plus tenir aucune des paroles qu'ils lui avaient données » (Villedieu, 2003, p. 211).

pantes du château et au frère d'Angélique, que Henriette-Sylvie parvient à fuir sa prison. Elle conserve de la mésaventure une défiance vis-à-vis des galants : lorsqu'un marquis flamand se déclare par la suite (et bien qu'il la rassure)⁶, la jeune femme ne peut en effet s'empêcher de « frémir » (Villedieu, 2003, p. 257).

Née de père inconnu dans une société patriarcale, l'héroïne des *Mémoires* est ainsi balottée d'une protection à l'autre, au gré des caprices de la fortune. Agressives, brutales, coercitives, les figures tutélaires semblent à bien des égards en crise, et Henriette-Sylvie est très souvent victime des passions qui agitent et aveuglent le cœur masculin.

Écarts masculins

Matrice scripturale — c'est bien pour plaire à *une* Altesse que Henriette-Sylvie prend la plume⁷ —, la séduction est au cœur des *Mémoires* et à l'origine des rocambolesques péripéties que traverse l'héroïne. Sur le passage de cette dernière, chaque homme tend à se muer en amant : entre infidélité, vengeance et jalousie, elle a fort à faire pour protéger sa réputation des écarts masculins.

Dès son jeune âge, Henriette-Sylvie se voit confrontée à la concupiscence du regard des hommes, qu'elle la subisse — comme c'est le cas avec le sieur de Molière — ou qu'elle l'entretienne ; qu'elle la déplore — bon nombre de soupirants indésirables lui attirent des ennuis — ou qu'elle s'en divertisse⁸. Le pouvoir de séduction de l'héroïne est indéniable, et il n'est pas jusqu'au rapporteur de son procès qui ne s'éprenne d'elle⁹. Quand elle est sincère et véritable, la passion des hommes pour l'objet qui l'a fait naître peut être sans commune mesure : les personnages masculins des *Mémoires* savent aimer, parfois très (trop ?) fort¹⁰. Dans la première partie de l'histoire, le comte d'Englesac brûle ainsi pour Henriette-Sylvie jusqu'à la maladie. Pour se ménager un entretien avec sa maîtresse, il en vient même à incendier le château de sa mère. Le marquis de Birague et Fouquet — qui ne récoltera d'ailleurs pas le fruit de ses services — orchestrent quant à eux une évasion abracadabrante du couvent dans lequel l'héroïne et la maîtresse du gentilhomme sont recluses. Mais si brûlantes soient les prémices, la « coutume » (p. 155) rattrape bien souvent la gent masculine qui, lassée, se tourne vers d'autres objets de désir. Les charmes de Henriette-Sylvie créent de fait des infidèles : le marquis de Birague, bien qu'amant de la dame de Molière, poursuit ainsi l'héroïne de ses assiduités avec une paradoxale fidélité. Le mariage n'empêche guère les hommes de soupirer pour d'autres, et en dépit des remontrances de Sylvie, le marquis flamand est bel et bien tombé sous son charme :

⁶ « [N]e craignez pas que cet amour ait les mêmes effets que celui de dom Pedre » (Villedieu, 2003, p. 257).

⁷ Le souci de plaire et de divertir la destinataire guide en effet le projet d'écriture : « Je ne cacherai rien, non pas même les plus folles aventures où j'aurai eu quelque part ; afin que Votre Altesse en puisse rire, dans le même temps qu'elle me plaindra d'autre chose ; et il me semble que quand elle ne m'en aurait pas donné la permission, je ne devrais pas laisser de le faire ; car sans cela, Madame, vaudrais-je les moments que vous emploieriez à la lecture d'une si ennuyeuse histoire, que celle de ma vie ? » (Villedieu, 2003, p. 43).

⁸ L'héroïne prend en effet un malin plaisir à railler les galants.

⁹ La narratrice se fend dans la troisième partie d'une plaisante anecdote sur les assiduités de ce « folâtre garçon » (Villedieu, 2003, p. 129), bien qu'elle ait à souffrir par la suite de ses extravagances.

¹⁰ Donna Kuizenga (2002, p. 46) remarque ainsi que dans ce roman « les personnages masculins sont plus sujets aux suites de violentes émotions que les personnages féminins. Le mari de Sylvie, le marquis de Menéze meurt de dépit quand il apprend que l'on a enlevé sa femme que ses hommes lui ramenaient de force ».

Je dis donc au nouvel amant tout ce que je pus pour lui persuader, que quand on est marié il ne faut point se mettre d'amourettes dans la tête. Il tombait d'accord de ce que je disais ; car en ce pays-là, on tient assez pour maxime d'être fidèle à sa femme. Mais il ne croyait pas devoir tant de fidélité à la sienne ; car il jurait qu'il ne l'avait jamais aimée, et qu'il ne l'avait prise que pour s'appuyer du crédit de son excellence, dans quelques affaires qu'il avait, dont la mienne en était une (Villedieu, 2003, p. 229).

Quant au comte d'Englesac, sa flamme vacille dangereusement :

Je ne sais si ces faux bruits [les calomnies que répète la comtesse d'Englesac] refroidirent le comte d'Englesac, ou si le mariage fit seul ce changement, mais il se dégoûta comme c'est la coutume¹¹ ; et dès que je lui plus moins, plusieurs autres femmes vinrent à lui plaire beaucoup (p. 155).

Si avant leur mariage, Henriette-Sylvie avait été blessée à l'idée que son amant puisse avoir une maîtresse¹², à ce stade du récit, elle ne prend cependant pas les infidélités du comte au tragique. Les époux finissent même par se pourvoir mutuellement en « amusement[s] du cœur » (p. 168) jusqu'à ce que l'amour renaisse de la jalousie¹³. Ce dernier sentiment, « grand secours contre la froideur des amants » (p. 148), représente de fait un autre trait saillant des hommes dans les *Mémoires*.

La jalousie guide en effet bien souvent les agissements du personnel masculin de l'œuvre. Le comte d'Englesac, toujours « sujet à de fortes émotions » (Kuizenga, 2002, p. 45), prend ainsi ombrage de la concurrence de Signac : « [Il] devint si jaloux qu'il pensa perdre le sens ; il me faisait suivre par des gens inconnus ; il gagna mes laquais et me fit enfin si bien épier, qu'il me surprit en conversation secrète avec Signac dans le labyrinthe du jardin des Simples » (Villedieu, 2003, p. 148). Si la narratrice excuse le dépit du marquis de Birague – « un amant qui perd n'est pas obligé d'en user plus civilement » (p. 56) – le soupirant, auquel Sylvie a préféré le comte d'Englesac, sera cause de bien des quiproquos dans la relation des amants. Il est dans la troisième partie assisté par les mensonges du prince de Salmes qui, par vanité, prétend que la jeune comtesse d'Englesac lui a accordé quelques faveurs¹⁴.

¹¹ L'amour n'est point un long fleuve tranquille et dans sa carte de Tendre, Mlle de Scudéry faisait ainsi paraître les menaces planant sur les amants : la négligence, l'inégalité, la tiédeur et la légèreté conduisent à l'oubli et au lac d'Indifférence, alors que l'indiscrétion, la perfidie, la médisance et la méchanceté mènent tout droit aux eaux tumultueuses de la Mer d'Inimitié.

¹² Les deux amants se soupçonnent alors mutuellement : le marquis de Birague a persuadé la comtesse d'Englesac de marier son fils à une de ses parentes. Le comte feint d'aimer la demoiselle, sans en avertir Henriette-Sylvie, qui devient jalouse. Mlle de Birague meurt et Englesac, croyant que l'héroïne a un amant, jure fidélité à la mourante. Toute l'histoire est cependant éventée par la suite.

¹³ Le comte d'Englesac devient en effet jaloux du neveu de l'évêque de Valence, qui courtise Henriette-Sylvie.

¹⁴ L'héroïne a en effet usurpé l'identité du prince lors d'un travestissement, et ce dernier a fait courir par la suite le bruit « qu'elle avai[t] eu une reconnaissance très galante des bons offices que son nom [lui] avait rendus, pendant [s]on déguisement » (Villedieu, 2003, p. 121). Le prince n'est pas le seul à se vanter d'avoir ainsi obtenu les faveurs de Henriette-Sylvie : le comte de Castelnau, vainement épris de la jeune femme, prétend que les cadeaux qu'il reçoit de la marquise de Séville lui viennent de l'héroïne, conquête autrement avantageuse.

De fait, l'héroïne a fort à souffrir des galants qu'elle éconduit, et bien qu'elle relate joyeusement les suites de ces affaires, ces dernières ne laissent pas de révéler le poids du mâle sur les destinées féminines, en particulier sur leur réputation. Celle de Henriette-Sylvie se voit en effet fréquemment attaquée à la suite de la vengeance des (nombreux) galants qu'elle a repoussés. Lorsqu'elle refuse la bourse d'un homme de qualité l'ayant abordée au jardin du Luxembourg, ce dernier publie par exemple l'incident sans préciser la restitution de l'argent : « Cette calomnie m'attira deux ou trois autres propositions fâcheuses que madame d'Englesac sut¹⁵, et elle ne manqua pas d'en tirer de malicieuses conséquences » (Villedieu, 2003, p. 164). Le chevalier de la Mothe, capitaine de galère à Marseille, dépité lui aussi d'avoir vu ses avances rejetées, se venge de son côté en prêtant à la jeune femme une aventure avec le comte de Tavanès¹⁶. C'est d'ailleurs à la faveur d'un mensonge que ce dernier, également séduit, est parvenu à se rapprocher de l'héroïne¹⁷ : la supercherie, éventée dans un coche d'eau par le fameux Desbarreaux¹⁸, fait naître chez la jeune femme un « dépit extrême » (p. 196) et une haine envers tout ce sexe trompeur.

Grand est donc le potentiel nuisible de l'homme des *Mémoires*, qui semble bien n'écouter que ses désirs, que ceux-ci le poussent à la vengeance ou vers d'autres femmes. À la fin du récit, en gagnant les marges, Henriette-Sylvie se délivre par la même occasion de l'emprise du mâle.

À l'abri des hommes ?

Dans la sixième partie des *Mémoires*, Henriette-Sylvie se trouve finalement « en état de mener une vie tranquille et assez aisée, dans quelque condition qu'[elle voudra] choisir » (p. 262). Après avoir échappé aux griffes de dom Pedre, la jeune femme se fait escorter par l'un de ses galants au couvent de Cologne, préférant finalement aux remparts masculins – qu'il s'agisse d'un château ou d'un déguisement d'homme – la sûreté d'un cloître. Pour Barbara Woshinsky (2007, p. 171), la protection masculine est en effet placée sous le signe de la précarité, et c'est bien pour se « mettre à couvert de tous les orages » (Villedieu, 2003, p. 219) que Henriette-Sylvie se décide ultimement pour la retraite conventuelle, assurant alors que « si [elle] continue dans l'humeur où [elle est], [elle] n'en prendr[a] jamais d'autre que celle où [elle est] » (p. 262). Au cours de sa vie trépidante, Henriette-Sylvie a été confrontée à bien des « traverses » (p. 219) et ses aventures semblent effectivement lui avoir enseigné la défiance vis-à-vis de l'autre sexe. Dans la dernière partie du récit, l'héroïne est ainsi peu rassurée à l'idée de s'en remettre à un ancien prétendant : « bien que le marquis m'eût amené des filles afin de me conduire plus honnêtement, je tremblais toujours quand je songeais que je me confiais à un homme qui avait eu de l'amour

¹⁵ La mère du comte cherche alors à faire dissoudre le mariage de son fils et de Henriette-Sylvie.

¹⁶ Il recueille en effet un paquet de lettres d'amour signées « Sylvie », tombées de la poche du comte. Les missives appartenaient en réalité au comte d'Englesac.

¹⁷ Il est d'ailleurs fort intéressant de noter qu'au seul moment des *Mémoires* où la parole se voit longuement accordée à un homme – l'« Histoire du comte de Tavanès », rapportée à la première personne, est en effet annoncée et insérée dans la diégèse principale – elle émane d'un personnage ayant dupé Henriette-Sylvie. À travers cette manipulation, Mme de Villedieu souligne à la fois une certaine crédulité de la part de son propre sexe, et l'ingéniosité du camp adverse qui sait comment parvenir à ses fins. Il faut préciser, toutefois, que le comte a reçu l'assistance d'une amie religieuse pour orchestrer cette mascarade.

¹⁸ Jacques Des Barreaux, né en 1599 et mort en 1673, fut l'amant de Marion de Lorme et un libertin notoire.

pour moi, et qui en avait peut-être encore » (Villedieu, 2003, p. 262). La retraite en terre féminine semble donc un expédient logique à ce point du récit et de la vie de l'héroïne.

Dans les *Mémoires*, Mme de Villedieu donne corps et voix à une femme tour à tour abandonnée, violente, trompée ou encore calomniée par des hommes souvent enclins à suivre leurs envies, au risque de menacer sa réputation voire sa liberté. Si Henriette-Sylvie reconnaît à l'occasion craindre les hommes¹⁹ et s'en remet à l'asile claustral à la fin du récit, il ne semble cependant pas qu'il faille interpréter ce geste ou lire l'ensemble du roman comme une condamnation du mâle. Celui-ci sait faire montre de valeur, et ses qualités comme ses défauts peuvent en outre se retrouver chez le personnel féminin.

SAUVER LES HOMMES ?

Le portrait de l'homme des *Mémoires* est creusé d'ombres, certes, mais il est aussi rehaussé de lumières. Ce clair-obscur n'est cependant pas l'apanage des personnages masculins, et Mme de Villedieu, à travers le déguisement de son héroïne, interroge finalement la proximité des sexes.

Le bien dans le mâle

Si les défauts des figures masculines sont accusés, leurs qualités ne sont pas pour autant oubliées, et la narratrice sait reconnaître à propos la clémence, le courage ou encore le repentir des hommes.

La magnanimité est le fait des puissants, et en particulier des êtres de papier renvoyant à des personnages historiques. Le roi de France ou encore le duc de Guise sont par exemple envisagés comme des adjutants : le premier gracie l'héroïne et la libère des poursuites de Mme de Molière, et le second, qui n'est pas insensible aux charmes de la jeune femme, la recueille alors qu'elle fuit la brutalité de son mari²⁰. La valeur guerrière et le courage masculins se voient également portés à plusieurs reprises sur le devant de la scène, non seulement dans l'intérêt de l'héroïne – le comte d'Englesac fonde ainsi sur le carrosse et la garde flamande censés ramener Henriette-Sylvie au terrible Menéze – mais également au service du pays. Englesac (qui s'est d'abord engagé pour grossir les forces hollandaises contre l'Angleterre) et Signac s'illustrent ainsi dans les guerres lous-quatorziennes, où ils trouvent la mort. De même, l'amant de la chanoinesse de Maubeuge est fait prisonnier suite à la reddition de Lille et celui de l'abbesse est blessé au siège de Cologne. Ce dernier galant se construit d'ailleurs en opposition à l'infidélité des personnages masculins des *Mémoires* : les circonstances ayant poussé sa maîtresse au couvent, il conserve à cette dernière une indéfectible loyauté par-delà les murs du cloître, et l'abbesse est fort touchée de son accident.

¹⁹ Au moment de sauter les murs du couvent avec une compagne, elle déclare par exemple que cette dernière « crai[nt] moins les hommes qu'[elle] » (Villedieu, 2003, p. 67).

²⁰ Cela n'empêche pas la narratrice de renvoyer dans la dernière partie du roman aux amours infidèles du duc : « Mme de Villedieu évoque de façon transparente un épisode bien connu et déjà ancien des multiples amours du duc de Guise, qui alléguant la nullité de son mariage avec Anne de Gonzague (1638), épouse la comtesse de Bossut en 1640, pour lui être peu après infidèle » (Démoris dans Villedieu, 2003, p. 270).

Le remords éprouvé par la plupart des délateurs peut également racheter — sans toujours effacer cependant — les vengeances ayant entaché la réputation de Henriette-Sylvie²¹. Il n'est pas jusqu'à M. de Molière qui, sur son lit de mort, ne se repente et tente de protéger sa meurtrière. Habité par « un vrai remords de ce qu'il avait fait » (Villedieu, 2003, p. 166), l'amant à la bourse, mentionné plus haut, offre également un appui juridique à l'héroïne et fait une retraite expiatoire²². Le prince de Salmes regrette de son côté ses diffamations et, bien que cela soit insuffisant aux yeux du comte d'Englesac²³, publie la vérité sur l'honnêteté de Henriette-Sylvie. De même, le marquis de Villars, dépêché par la mère du comte pour nuire à la réputation de la jeune femme, finit par s'éprendre de cette dernière et lui découvre les sombres desseins de sa belle-mère²⁴. Quant au marquis flamand, ancien ennemi de Sylvie²⁵, il se met ultimement à son service et l'escorte jusqu'au couvent de Cologne.

Lorsqu'ils ne se déchirent pas âprement pour l'amour d'une femme²⁶, les hommes peuvent enfin s'allier dans les *Mémoires*. Bien que l'issue du récit en montre plaisamment les limites, la loyauté masculine se voit mise en valeur dans l'histoire de la chanoinesse de Maubeuge. Dom Pedre de Larra refuse en effet de croire à la mort de dom Antoine de Cordoue et feint d'aimer sa fiancée pour que cette dernière soit encore fille au retour de son ami. Ce dernier réapparaît bel et bien, mais déçu par l'attitude légère de sa promise, se voit tout prêt à la laisser à dom Pedre qui, n'éprouvant rien pour la jeune femme, se trouve ainsi bien mal payé de sa générosité. De son côté, le comte de Signac agit également en faveur d'Englesac : bien qu'amoureux de Henriette-Sylvie — et aussi en raison de cet amour — il emploie tous ses efforts à ramener à l'héroïne son amant longtemps cru mort.

Le regard porté sur les figures masculines des *Mémoires* est donc pluriel : le mâle est en effet envisagé dans sa duplicité et sa capacité à offrir le pire, mais aussi le meilleur dans sa relation aux femmes. Ces dernières ne sauraient d'ailleurs elles-mêmes être envisagées d'un œil manichéen, et le travestissement de l'héroïne agit comme un révélateur de la proximité des sexes.

²¹ Nous nous concentrons ici sur les atteintes subies par l'héroïne, mais elle n'est pas la seule à témoigner et bénéficier du repentir masculin. Ainsi le mari de l'abbesse de Cologne, que cette dernière, trompée par sa mère et un oncle, avait épousé bien malgré elle, s'avère « une manière de garçon docile, qui avait le fond assez bon, et qui avait eu plus d'obéissance que de malice, en tout ce qui s'était passé ; son beau-père lui avait proposé cette tromperie, et il l'avait faite sans trop pénétrer les suites qu'elle pouvait avoir ; mais quand il vit qu'il était question de rendre une personne fort malheureuse, et de passer sa vie avec une femme, dont il ne pouvait tirer que des plaintes et des reproches, il donna volontiers les mains à la rupture de son mariage [...] » (Villedieu, 2003, p. 234-235).

²² « [Il] ne m'a jamais paru consolé du tort qu'il avait fait à ma réputation » (Villedieu, 2003, p. 166), affirme la narratrice.

²³ Le comte s' imagine en effet que sa femme a « acheté le témoignage du prince de Salmes par de nouvelles faveurs, et s'irritant chaque jour de plus en plus, donn[e] les mains à la rupture de [leur] mariage » (Villedieu, 2003, p. 162).

²⁴ « Cette artificieuse de madame d'Englesac, m'avait détaché un jeune seigneur nommé le marquis de Villars [...]. On l'avait prié de faire l'amoureux de moi, espérant, comme je pense, qu'il s'en ferait aimer, et qu'après m'avoir portée à me faire démarier, il me laisserait sans époux, et moquée de tout le monde » (Villedieu, 2003, p. 150).

²⁵ Le marquis est en effet un héritier de feu la marquise de Séville, et il est fort prévenu contre la comtesse d'Englesac en raison du litige sur la succession de sa parente.

²⁶ La rivalité peut aller jusqu'au duel, comme c'est le cas dans la première partie des *Mémoires*.

Des altérités proches

Lorsque les protecteurs font défaut ou défont, le masculin demeure gage de sûreté pour Sylvie, qui endosse à plusieurs reprises les habits de l'Autre²⁷ et gagne ainsi davantage de liberté pour se mouvoir dans la société patriarcale du XVII^e siècle. Craignant la violence de son époux, la jeune femme emprunte ainsi l'identité du prince de Salmes pour regagner la France²⁸. Si le déguisement n'est pas de tout repos – elle est notamment attaquée par une maîtresse elle-même déguisée pour retrouver son ingrat²⁹ – l'héroïne finit par s'en distraire : le travestissement lui permet en effet « de se divertir et de vivre l'expérience de l'amour "à la masculine" » (Kuizenga, 2002, p. 48). Sous ses nouveaux atours, elle séduit les dames et, de même qu'il lui plaisait d'éveiller l'amour des hommes, elle s'amuse à susciter la passion de ses semblables. Sa condition se rappelle néanmoins à elle, puisqu'elle n'est pas en mesure de satisfaire physiquement les attentes de ses conquêtes féminines : après s'être jouée d'une marquise avec l'assistance du comte d'Englesac, l'exposition de sa gorge la sauve du mari cocu tout en révélant son sexe³⁰. En s'immergeant dans l'altérité, Henriette-Sylvie se soustrait donc au joug masculin sous lequel la « faiblesse » de son propre sexe l'avait poussée. Le costume du mâle permet aussi à la jeune femme de découvrir le pôle opposé de la séduction. Néanmoins, l'héroïne de Mme de Villedieu n'a guère attendu ce jeu de masques pour brouiller les frontières genrées. Dès son plus jeune âge, elle blesse et castré symboliquement son père adoptif ; elle chasse, conquiert les cœurs féminins³¹ et surtout, elle partage avec les hommes le goût du divertissement amoureux. C'est donc sans mal qu'elle se glisse dans la peau d'un Autre qui, passé le physique et l'ascendant social, ne lui est pas si étranger que cela.

De fait, les femmes des *Mémoires* partagent bon nombre de traits moraux avec les hommes, et notamment certains défauts. Elles peuvent se montrer infidèles (l'exemple susmentionné de la marquise est éloquent), elles relaient les calomnies, font preuve de jalousie – Henriette-Sylvie supporte bien mal les rivales³² – et peuvent s'attacher à dé-

²⁷ Elle le porte vraisemblablement à deux voire trois reprises (si l'on imagine qu'elle se vêt en moine lorsqu'elle se réfugie dans un couvent d'hommes). Le motif du travestissement est fréquent sous la plume des autrices de l'époque, qu'il s'agisse de celle de Catherine Bernard (*Fédéric de Sicile*, 1680) ou de celles de Mme d'Aulnoy et Mlle Lhéritier, autrices respectives de « Belle Belle ou le Chevalier Fortuné » (1698) et « Marmoisan ou L'Innocente Tromperie » (1695).

²⁸ Le procédé n'est pas sans rappeler la fuite d'Hortense Mancini, cherchant à échapper à son mari jaloux et fou. La narratrice renvoie également à la comtesse de Cardonnoy qui, suivant son exemple, se serait soustraite aux traitements inhumains de son époux en usant des mêmes artifices. C'est aussi pour fuir un protecteur menaçant que l'héroïne échange ses habits contre ceux du frère d'Angélique à la fin du roman.

²⁹ Lui-même épris d'une femme hollandaise habillée en homme.

³⁰ Ce dernier l'a en effet reconnue malgré son déguisement.

³¹ Outre les femmes séduites par le déguisement masculin de Henriette-Sylvie, cette dernière entretient une étroite proximité affective avec l'abbesse de Cologne. C'est sous sa véritable apparence que l'héroïne s'attire également les avances explicites de « la bonne et vertueuse Madame... » : « Elle aimait, disait-elle, passionnément les belles femmes, et l'envie que le vermillon de mes lèvres lui avait fait venir d'être de mes amies pour me pouvoir baiser tout son saoul quelquefois (que dira Votre Altesse de cet effet de ma beauté ?), cette envie, dis-je, ayant attaché à mes intérêts une personne comme celle-là ; il fut impossible à la comtesse d'Englesac de réussir plus avant dans ses premiers desseins » (Villedieu, 2003, p. 127).

³² Ignorant que l'amour d'Englesac pour mademoiselle de Birague n'est que feinte, Henriette-Sylvie, en colère, « en conçoit un tel dépit contre le comte, que sans vouloir rien examiner davantage, [elle cesse] tout

truire la réputation de leurs semblables, à l'image de la comtesse d'Englesac qui s'y consacre pendant la majeure partie du roman³³. Comme les hommes, les femmes séduisent et éconduisent, et comme les hommes, elles peuvent se divertir des jeux de l'amour : Henriette-Sylvie et le comte se jouent ensemble de la marquise, et à un moment de l'histoire, se procurent l'un à l'autre des « amusement[s] du cœur » (Villedieu, 2003, p. 168). La différence – et c'est ce que révèle notamment le travestissement – réside finalement dans un regard, celui que la société jette sur les êtres suivant leur sexe. Et c'est ce regard que Mme de Villedieu interroge dans les *Mémoires*.

Un éloignement définitif ?

Plus qu'une fuite absolue loin des hommes, le choix final de Henriette-Sylvie pourrait également être envisagé comme le besoin, à ce stade de l'existence, d'un établissement sûr, à l'écart d'une société dans laquelle les femmes à l'esprit libre comme le sien ont bien du mal à trouver leur place. Lorsque paraît la dernière partie des *Mémoires*, en 1674, Mme de Villedieu mène elle-même « une vie dévote et retirée » (Cuénin, 1979, t. I, p. 19)³⁴, mais ce retrait n'est et ne sera pas pour l'autrice synonyme d'une renonciation aux hommes et à la société : elle finira en effet par regagner le monde et épousera M. de Chaste en 1677. Pour Micheline Cuénin (1979, t. I, p. 55), « demeurait en l'âme [de l'écrivaine] la nostalgie de la “naissance”, d'un mariage enfin légitime qui lui permettrait d'entrer régulièrement dans une famille noble, d'en adopter les traditions, les cultes ancestraux, la mentalité et les vertus ». Dans la société du XVII^e siècle, le mariage – quand il n'est pas synonyme de violences conjugales – peut en effet offrir une forme de sécurité ; et à la fin de l'œuvre, l'héroïne de la future Mme de Chaste ne semble finalement pas avoir totalement renoncé à la compagnie galante de l'autre sexe. N'a-t-elle pas annoncé, au début de ses *Mémoires* et au sujet du marquis de Birague, qu'elle serait « fort aise d'être servie par un semblable cavalier, maintenant qu'il est veuf » ? (Villedieu, 2003, p. 47). Le lecteur demeure alors libre d'imaginer Henriette-Sylvie franchir à nouveau les portes du cloître – à défaut d'en sauter les murs...

Si les hommes des *Mémoires* nuisent aux femmes, ils se repentent bien souvent de leurs méfaits et surtout, ils ne sont pas les seuls à compliquer singulièrement la vie d'un sexe qui, à l'occasion, se sabote lui-même. Mme de Villedieu « déstabilise les catégories de la bienséance et de la généricité » (Kuizenga, 2002, p. 48) : en revêtant les habits de l'Autre, Henriette-Sylvie s'approprie une liberté nouvelle, mais elle n'a guère à singer la posture ou la quête du divertissement d'un sexe qu'elle ne paraît finalement pas rejeter définitivement à la fin du récit.

d'un coup de lui écrire » (Villedieu, 2003, p. 114). Sa jalousie la pousse à vouloir « aller reprocher à ce perfide, tout ce qui [lui] viendrait dans l'esprit, aux yeux de sa nouvelle maîtresse » (*ibid.*).

³³ Fâchée par la liaison entre son fils et Henriette-Sylvie en raison de la disparité des conditions, la comtesse d'Englesac poursuit en effet l'héroïne avec une grande opiniâtreté.

³⁴ « [V]ers 1672, la production se ralentit. Un certain dégoût de la vie s'empare de Marie-Catherine, à moins qu'il ne s'agisse de scrupules d'ordre intime et d'un besoin profond de retraite après de rudes épreuves. [...] Selon toute apparence, pendant ces trois années, Mme de Villedieu a voulu mettre entre elle et le monde la clôture protectrice d'un couvent » (Cuénin, 1979, t. I, p. 53).

En conclusion, c'est à l'aune de ses rencontres, parfois brutales, avec les hommes que se construit le personnage principal des *Mémoires*, tour à tour pupille, amie, sujette, amante, épouse et veuve. Le croisement des profils masculins peuplant ce « [r]oman de femme sur une femme » (Démoris dans Villedieu, 2003, présentation n. p.) révèle la spécificité du regard posé sur l'Autre, orienté par la situation de communication installée et le leitmotiv du divertissement innervant l'œuvre. L'homme des *Mémoires* semble esclave de ses passions : il s'enflamme de désir et réagit excessivement voire dangereusement lorsque ses aspirations sont contrariées. Faillible et souvent défaillant, il partage néanmoins quelques torts avec les femmes. Lorsque l'héroïne repousse par exemple le chevalier du Buisson, celui-ci se venge, certes, mais la situation irrite également une fausse prude qui met alors tout en œuvre pour briser la réputation de Henriette-Sylvie. Si le fameux Desbarreaux trouve abusivement « mille raisons de croire les femmes plus perfides encore que les hommes » (Villedieu, 2003, p. 197), les personnages féminins peuvent donc aussi faire preuve de jalousie, se montrer infidèles ou encore attaquer la probité de leurs semblables. Les procès des *Mémoires* sont *de facto* souvent le fait des femmes – mais ils sont alimentés par les scandales entourant la réputation des accusées, liés à leur fréquentation de la gent masculine. C'est donc principalement en raison de leur ascendant social que les hommes ont la capacité de nuire à l'autre sexe : les figures tutélaires des *Mémoires* sont en effet bien souvent gauchies, et les galants éconduits entravent les projets de l'héroïne qui, à l'issue de ses tribulations emportées par le rythme du cœur, choisit finalement la retraite conventuelle. Il s'agit cependant moins de fuir les hommes que de se mettre à l'abri des « orages » (p. 219) qu'ils ont le pouvoir de déchaîner, et le lecteur peut avec justice douter de l'irréversibilité de la démarche. Mme de Villedieu rappelle donc le poids des mâles sur les destinées féminines, tout en revisitant allègrement les *topoi* de la masculinité et de la féminité, en particulier à travers le caractère de son héroïne et le travestissement de cette dernière. Les hommes – et les femmes – des *Mémoires*, polymorphes et parfois fantasmés, représentent donc autant de questionnements sur les relations entre les sexes et la porosité, ou au contraire l'imperméabilité, des frontières genrées.

Références

- ASSAF Francis (1987), « Madame de Villedieu et le picaresque au féminin : *Les Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* (1671-1674) », dans M. R. Margitic et B. R. Wells (dir.), *Actes de Wake Forest, Paris-Seattle-Tübingen, Papers on French Seventeenth Century Literature (PFSC)* « Biblio 17 », n° 37, p. 361-377.
- CUÉNIN Micheline (1979), *Roman et société sous Louis XIV : Madame de Villedieu (Marie-Catherine Desjardins 1640-1683)*, 2 tomes, Paris, Honoré Champion.
- FURETIÈRE Antoine (1690), *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam, Leers.
- KUIZENGA Donna (1997), « Seizing the Pen: Narrative Power and Gender in M^{me} de Villedieu's *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* and Delarivier Manley's *Adventures of Rivella* », dans D. Kuizenga & C. Winn (dir.), *Women Writers in Pre-Revolutionary France : Strategies of Emancipation*, New York, Garland Publishing, p. 383-395.
- KUIZENGA Donna (2002), « La Généricité dans les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* », dans S. Van Dijk & M. Van Strien Chardonneau (dir.), *Féminités et masculinités dans le texte narratif. La question du "gender"*, Virginia, Peeters, « La République des Lettres », p. 43-53.

- VILLEDIEU Marie-Catherine Desjardins dite Mme de (2003), *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, René Démoris (éd.), Paris, Desjonquères, coll. « XVII^e siècle ».
- WOSHINSKY Barbara (2007), « Convent Parleys: Listening to Women's Voices in Madame de Villedieu's *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* », *EMF: Studies in Early Modern France*, n° 11, p. 167-185.